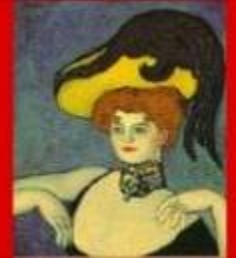


Lacan Quotidien



Ubu au musée

M'enfin ! La chronique d'Yves Depelsenaire

À Jean Moulin, dont il fut le secrétaire, Daniel Cordier posa cette question quelques semaines avant son arrestation par la Gestapo : qu'y aura-t-il de plus urgent à entreprendre une fois la guerre terminée ? — Créer un ministère des Beaux-Arts et un Musée d'Art moderne. Telle fut la réponse, à la grande surprise de Cordier, qui tenait jusque-là l'intérêt de Moulin à l'endroit de l'art moderne pour une couverture de son activité de résistant (1).

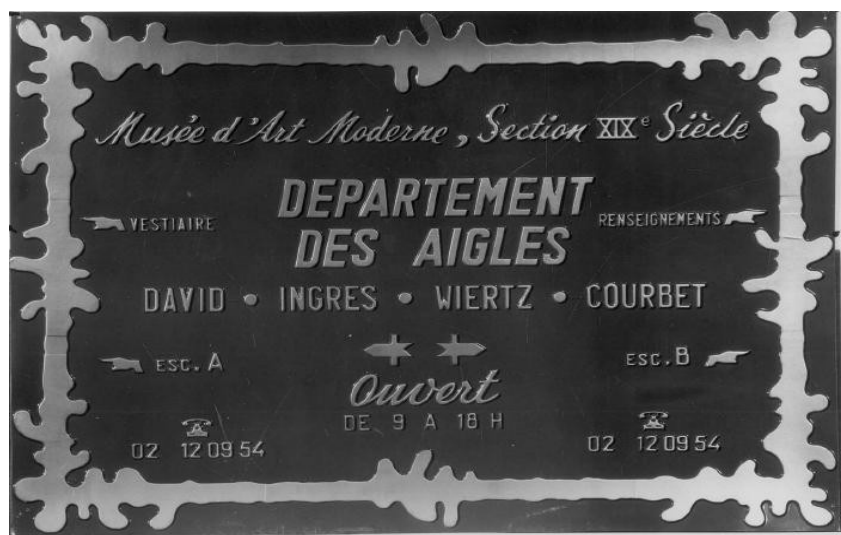


L'art aussi est le lieu d'un combat. Cependant que le musée de Mossoul était saccagé par les enrégés de l'État Islamique, on saluait la réouverture du musée de Bagdad. Et à l'heure où se tient, à Liège, une exposition reconstituant partiellement celle de « L'art dégénéré », organisée par les Nazis à Lucerne en 1939, il n'est pas inutile de rappeler le propos de Jean Moulin. Puissent le méditer tout spécialement ceux qui, à Bruxelles, ont en charge la politique muséale et, dans leurs mains, le sort du Musée d'Art moderne.

Celui-ci a en effet fermé ses portes en février 2011. Sur la décision du directeur des Musées royaux d'Art et d'Histoire, il était sans vergogne délogé au profit de son enfant chéri, le nouveau Musée Fin-de-Siècle, ainsi nommé avec une ironie qu'on tiendra charitablement pour involontaire. Quatre années ont passé, quatre ministres se sont succédés, qui n'ont pas fait avancer d'un pouce la question de sa réouverture (2).

On apprenait cependant cette semaine le rachat par la Région bruxelloise d'un bâtiment destiné, après aménagements, à accueillir ses collections. Tel est du moins le vœu de son ministre-président... mais celui-ci n'est pas chargé de la politique muséale, qui est du ressort du gouvernement fédéral et plus directement de madame Elke Scheurs, ministre NVA (nationaliste flamand). Or cette dernière considère pour sa part que si le Musée d'Art moderne doit rouvrir ses portes – ce qui est bien le dernier des soucis de son parti –, cela n'a qu'à se faire dans les lieux qu'il occupait précédemment, à présent dévolus au Musée Fin-de-Siècle ! Resterait donc à déménager celui-ci !

Cette situation ubuesque, qui ne pouvait naturellement survenir que dans le royaume de Belgique, eût fait sourire – ô combien - le cher Marcel Broodthaers qui, en 1968, alors que n'existait pas encore le Musée d'Art moderne, décida de la création, chez lui, rue de la Pépinière – à quelques pas des Musées royaux –, d'un *Musée d'Art moderne-département des Aigles*, rassemblant quelques caisses en bois vides et des cartes postales reproduisant des œuvres... du XIX^e siècle ! Au départ un canular, l'entreprise se complexifia, au point de devenir elle-même, comme on sait, une œuvre majeure de la modernité (3).



Il est piquant de penser qu'à présent dorment dans les réserves inaccessibles du Musée d'Art moderne, autrement dit dans des caisses, de nombreuses œuvres de Marcel Broodthaers.

1 : Cordier D., *Alias Caracalla*, Paris, Gallimard, 2009, p. 1015 & 1048.

2 : Pour connaître tous les développements de l'affaire, voir le blog <http://museesansmusee.wordpress.com>

3 : À propos de M. Broodthaers et son *Musée d'Art Moderne-département des Aigles*, je me permets de renvoyer à mon étude « Un cri de guerre : le musée fictif de Marcel Broodthaers », in Audeguy S. & Forest Ph. [s/dir.], *Un musée imaginaire*, Paris, Gallimard, 2013.

Freud déjà

Suite chinoise, la chronique de Nathalie Charraud



Dès 1900, dans sa gigantesque recension des livres ayant traité avant lui de l'interprétation des rêves, Freud mentionne un ouvrage concernant la Chine (1). Quand il aborde sa propre théorie du rêve comme réalisation d'un désir, les allusions à la Chine sont encore présentes à propos de la censure et de la déformation, dont jouent aussi bien le rêve que les auteurs dans des régimes autoritaires. Les Chinois étant tout au long de leur histoire de grands spécialistes dans l'art de contourner la censure, il est intéressant de rapporter les propos de Freud à ce sujet :

« L'écrivain redoute la *censure*, c'est pourquoi il modère et il déforme sa pensée. Selon la force et la susceptibilité de cette censure, il devra, ou bien se contenter d'allusions et ne pas dire clairement de quoi il s'agit, ou bien dissimuler sous le déguisement innocent des révélations subversives ; *il parlera de mandarins alors qu'il s'agit de fonctionnaires de son pays.* » (2)

L'interprétation d'un de ses propres rêves (la monographie sur l'espèce *Cyclamen*) conduit Freud à un souvenir de sa jeunesse. Les associations se déroulent ainsi : « *Cyclamen – fleur préférée – plat préféré – artichaut ; effeuiller comme un artichaut, feuille à feuille (cette tournure était familière à chacun parce qu'elle était alors fréquemment employée à l'occasion du partage de l'empire chinois)* » (3). Nous sommes dans les années 1860 et les conséquences de la seconde guerre de l'opium sont catastrophiques : la Chine est à genoux, les Européens se partagent les régions côtières chinoises, les Français et les Anglais viennent de saccager le Palais d'été et Victor Hugo s'en indigne dans sa célèbre lettre au capitaine Butler :

« C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule, comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît ».

C'est donc dans ce contexte de victoire honteuse pour la France et l'Angleterre que l'expression de l'effeuillage de l'artichaut, renvoyant au démantèlement de l'empire chinois, s'imprime dans l'esprit du jeune Freud.

Sans avoir appris le chinois comme le fera Lacan, Freud est bien renseigné sur les particularités de l'écriture chinoise, notamment la polysémie d'un caractère isolé. Il trouve là un exemple de ce qu'il appelle, dans le travail du rêve, la propriété de condensation des symboles du rêve : « Ceux-ci ont souvent plusieurs sens, quelquefois beaucoup de sens, si bien que, *comme dans l'écriture chinoise*, c'est le contexte qui seul donne une compréhension exacte. » (4)



Freud, qui n'a pas les outils de la linguistique moderne pour décrire le langage qu'il tente de décrypter dans l'inconscient, s'empare des études philologiques comparées de son époque, pour trouver dans des langues lointaines, dans le temps ou l'espace, de quoi éclairer les mécanismes du langage inconscient. Dans un article de 1910, il cite amplement les *Essais philologiques* de Karl Abel qui présente comme une excentricité du lexique égyptien ancien le fait qu'un mot puisse posséder deux sens opposés et que, de plus, cette langue forge « des mots composites, dans lesquels deux vocables de sens contraires forment un composé ne possédant que l'un des sens des deux éléments le constituant ». L'auteur oppose ce procédé à celui du chinois qui réunit fréquemment deux mots contradictoires pour créer un nouveau concept (5). On peut citer par exemple le mot *chose* en chinois qui est forgé du composite *est-ouest*.

東西

« La langue et l'écriture chinoises, très anciennes, sont aujourd'hui encore employées par 400 millions d'hommes. Ne croyez pas que j'y comprenne quoi que ce soit. Je me suis seulement documenté, dans l'espoir d'y trouver des analogies avec les indéterminations des rêves, et mon attente n'a pas été déçue » (6).

Pour Freud, face à des constructions tellement opposées à celles de l'allemand, les indéterminations de la langue chinoise sont mathématiquement obligatoires, puisque les mots sont monosyllabiques ou combinés de deux monosyllabes :

« La langue chinoise est pleine de ces indéterminations, propres à nous faire frémir. On sait qu'elle se compose d'un grand nombre de syllabes qui peuvent être prononcées soit isolément, soit combinées en couples. Un des principaux dialectes possède environ 400 de ces syllabes. Le vocabulaire de ce dialecte disposant de 4 000 mots environ, il en résulte que chaque syllabe a en moyenne dix significations, donc certaines en ont moins et d'autres davantage. Comme l'ensemble ne permet pas toujours de deviner celle des dix significations que la personne qui prononce une syllabe donnée veut éveiller chez celle qui l'écoute, on a inventé une foule de moyens destinés à parer aux malentendus. Parmi ces moyens, il faut citer l'association de deux syllabes en un seul mot et la prononciation de la même syllabe sur quatre « tons » différents. » (7)



Le fait que la langue chinoise ne possède quasiment pas de grammaire au sens des langues européennes rend particulièrement pertinent le rapprochement avec le langage des rêves :

« Une circonstance encore plus intéressante pour notre comparaison, c'est que cette langue ne possède pour ainsi dire pas de grammaire. Il n'est pas un seul mot monosyllabique dont on puisse dire s'il est substantif, adjectif ou verbe et aucun mot ne représente les modifications destinées à désigner le genre, le nombre, le temps, le mode. La langue ne se compose ainsi que de matériaux bruts, de même que notre langue abstraite (dans le rêve) est décomposée par le travail d'élaboration en ses matériaux bruts, par l'élimination de l'expression des relations. » (8)

Freud en déduit que nous n'avons pas vraiment besoin d'une univocité grammaticale pour entendre le sens d'une suite de mots.

« Dans la langue chinoise, la décision, dans tous les cas d'indétermination, dépend de l'intelligence de l'auditeur qui se laisse guider par l'ensemble. J'ai noté l'exemple d'un proverbe chinois dont voici la traduction littérale :

peu (que) voir, beaucoup (qui) merveilleux

Ce proverbe n'est pas difficile à comprendre. Il peut signifier : *moins on a vu de choses, et plus on est porté à admirer*. Ou : *il y a beaucoup à admirer pour celui qui a peu vu*. Il ne peut naturellement pas être question d'une décision entre ces deux traductions qui ne diffèrent que grammaticalement. On nous assure cependant que, malgré ces indéterminations, la langue chinoise constitue un excellent moyen d'échange d'idées. L'indétermination n'a donc pas pour conséquence nécessaire la multiplicité de sens. » (9)

Freud répond aux contempteurs de sa théorie qui lui reprochent l'indétermination et donc l'arbitraire dans sa méthode d'interprétation d'un rêve, en soulignant, avant Saussure, les glissements de sens que comporte tout langage. Il rappelle que certaines langues sémitiques ont une écriture où les consonnes seules sont désignées, au locuteur de la compléter avec des voyelles, que l'écriture hiéroglyphique est essentiellement picturale ou encore que la langue chinoise propose une autre mise en forme de la pensée. Celle-ci n'est pas autant collée à la langue que l'on croit et Lacan affirmait que l'on peut toujours faire comprendre un énoncé à quelqu'un d'étranger à sa langue en y mettant le temps et les explications suffisantes.

Et les locuteurs d'une même langue se comprennent-ils de façon univoque ?

La théorie freudienne sur le travail du rêve ouvre un champ de réflexions sur le langage que Lacan reprendra avec les outils de la linguistique.

À suivre : « Les trois Zhang ».

1 : Freud S., *L'interprétation des rêves*, PUF, 1976, p. 14, note 1.

2 : *Ibid.*, p. 130, c'est moi qui souligne.

3 : *Ibid.*, p. 170, c'est moi qui souligne.

4 : *Ibid.*, p. 303.

5 : Freud S. « Des sens opposés dans les mots primitifs », *Essais de psychanalyse appliquée*, Idées Gallimard, 1933, p. 62.

6 : Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Payot, 1979, p. 215.

7 : *Ibid.*, p. 216.

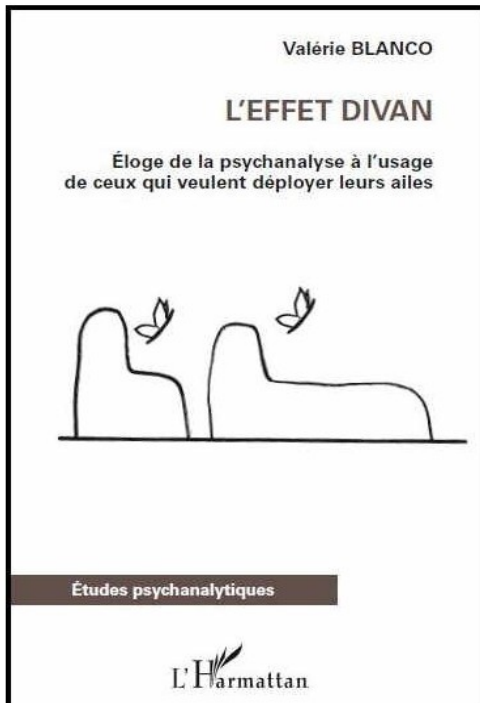
8 : *Ibid.*, p. 216.

9 : *Ibid.*



*L'effet divan*¹

par Sonia Chiriaco



Le premier attentat, celui de Charlie Hebdo, venait de se produire au moment même où le postier me remit *L'effet divan*, à propos duquel *Lacan Quotidien* me demandait d'écrire un billet. Assommée par la terrible nouvelle, je laissai traîner l'ouvrage sur mon bureau, sans même l'ouvrir. Des amis de jeunesse venaient de périr pour avoir « blasphémé » ! La peine de mort contre l'athéisme, la moquerie, l'insolence : comme beaucoup, je n'en revenais pas. Puis il y eut le second attentat et, à sa suite, toutes sortes de questions se bousculèrent. Il fallait parer au plus pressé, réfléchir à toute allure après ce réveil brutal, violent. Le réel n'attend pas.

Impossible de ne pas tenir compte de ces événements dans la conférence que je préparais en urgence pour ma venue à Lyon quelques jours plus tard. Dans le train qui m'en ramenait samedi soir, je pris enfin le temps de lire l'ouvrage de Valérie Blanco et je dois dire que l'effet,

L'effet divan, en a été rafraîchissant. Ne vous méprenez pas, l'ouvrage est sérieux. Si je dis qu'il est rafraîchissant, c'est qu'il est parcouru de quelques rais de lumière, ces rais de lumière indispensables en des périodes sombres, troublées.

Je ne connais pas Valérie Blanco ; je ne la connais pas, mais je la crois. Je la crois lorsqu'elle dit que la psychanalyse lui a donné des ailes. Par petites touches, de manière vive, parfois drôle, sans complaisance, parsemant ça et là son dire de vignettes cliniques bien choisies, elle transmet quelque chose de son désir d'analysante et aussi de ce désir qui l'anime lorsqu'elle reçoit ses analysants. Elle veut faire savoir ce que la psychanalyse a eu de vivifiant pour elle et pour quelques autres, et elle y parvient. Avec simplicité, elle déplace les angles de vue, et la perspective en est toute changée. Ici, pas de recettes, ni de militantisme ou de prosélytisme, juste un enthousiasme, un souffle, celui de la vie qui ose se dire. Valérie Blanco le dit à tous, en langage clair, simple, argumenté, authentique.

En ces temps difficiles et dans ce monde de brutes, ça fait du bien.

1 : Blanco V., *L'Effet divan, éloge de la psychanalyse à l'usage de ceux qui veulent déployer leurs ailes*, L'Harmattan, 2015. [Disponible sur ecf-echoppe](#). En 2010, L'Harmattan avait publié [Dits de divan, notions de psychanalyse illustrées d'extraits de séance](#).

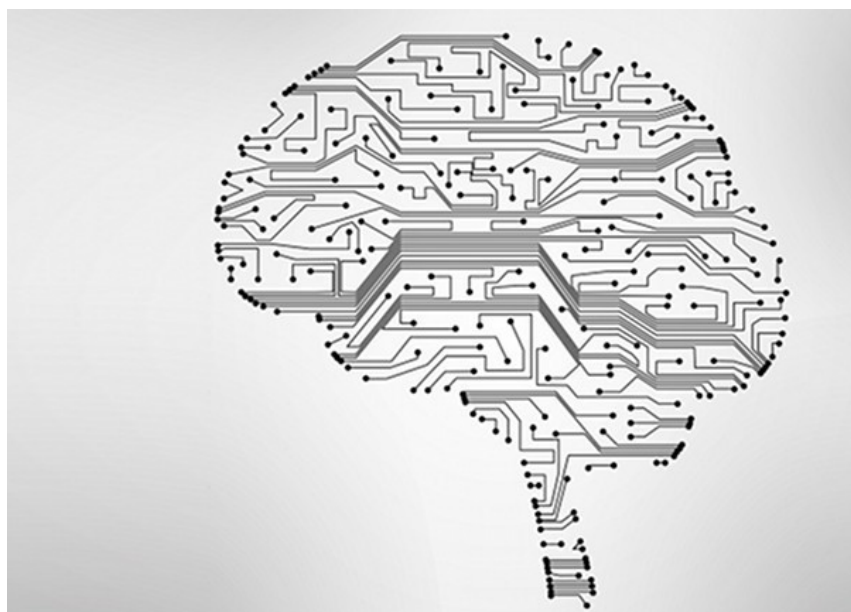


Corps parlant : le souffle d'une analyse

par Laetitia Jodeau-Belle

Le texte « Constructions dans l'analyse (1) » de Freud est une contribution fondamentale.

La première partie porte sur la visée du traitement analytique et la levée des refoulements. L'analyste emploie à cette fin des procédés qui rencontrent de la part du patient, soit assentiment, soit contradiction. Dans les deux cas, sa réponse ne dit pas la stricte vérité dans la mesure où l'inconscient ment. La vérité du désir inconscient se dit de façon déplacée, métaphorique, allusive, en faisant un détour par la fiction ou des constructions. L'inconscient ne peut être attrapé que par des fragments et il est lacunaire. La métaphore de l'archéologie vient dans ce prolongement qui voit la construction comme un travail de recherche de vestiges composites et dont les coordonnées historiques permettent de dater la temporalité de leur constitution, puis de leur oubli.



La deuxième partie se centre sur le travail de l'analyste qui est de « communiquer un fragment de construction ». Il distingue ici la construction de l'interprétation, c'est-à-dire deux types de savoir : un savoir théorique, élaboré, et un autre type de savoir qui surprend et convoque le sujet de l'inconscient. Cela se vérifie ou pas ensuite. Freud questionne le sujet supposé savoir et l'acte analytique. Il s'agit de trouver un élément qui fasse garantie pour valider que le « oui » prend bien cette valeur (ainsi le sujet amène d'autres souvenirs). Le « non », quant à lui, reste suspect puisqu'il veut dire oui sur le plan de l'énonciation. Et lorsque la construction fait mouche et « constitue un pas vers la vérité, le sujet y réagit par une aggravation des symptômes ». La défense est touchée. Freud en conclut que la position de l'analyste est de se garder de vouloir à la place de l'analysant, et de maintenir vivace son désir de savoir. Le désir de l'analyste opère à partir d'une place vide.

La troisième partie revient sur le problème du refoulement primordial qui est le nœud du texte. Dernier point que nous pouvons aujourd'hui lire, dans le dernier enseignement de Lacan et à partir de la lecture qu'en propose Jacques-Alain Miller, comme la « percussion première de la jouissance sur le corps ». Freud considère qu'un substitut peut apparaître à cette

place et produire un « effet similaire », comme si cela était le véritable *richtige*, objet psychique, par l'apparition d'une scène vivace, d'une grande netteté appartenant à des temps infantiles inaccessibles. Il y a là production d'un souvenir qui inclut « ce noyau de vérité historique » et qui n'a jamais été remémoré jusqu'alors. Il a fallu la construction d'une fiction pour le produire, au-delà du refoulé. Avec Lacan, il s'agit de s'en séparer par l'usage d'une invention *sinthomatique*.

Nous rejoignons ici le thème mis au travail dans la perspective du prochain Congrès de l'AMP, « *L'inconscient et le corps parlant* ». Marcus-André Vieira, directeur du Congrès, en propose une première lecture dans sa présentation dont je retiens ici un extrait : « Prendre, en effet, le pari de l'inconscient, revient à accepter ceci : ce qui nous soutient comme Un n'est pas ce que le miroir nous renvoie, c'est retrouver ce soutien plutôt du côté d'un foisonnement de souvenirs où se trouvent mélangées des images et des bribes de discours. Lorsque l'on poursuit l'expérience le plus loin possible, chaque fois que l'on s'approche au plus près de la jouissance la plus essentielle d'un corps, quand on s'approche de ce qui tient quelqu'un en vie, à la pointe ultime de sa singularité, on ne rencontre aucune unité, d'une part, et toujours quelque chose qui est fait en même temps de langage et de jouissance (ce que Lacan appellera *lalangue*) » (2)



Cela m'évoque une jeune femme qui a la mucoviscidose depuis ses six ans. Elle ne trouve aucune issue depuis sa transplantation censée la sauver. Elle est ressortie du bloc « plus morte que vive ». Un autre corps s'en mêle qui la soumet à des rechutes car le diaphragme s'obstrue, la greffe ne prend pas sur un côté. Elle était vive, elle est abattue. La mort peut surgir n'importe quand puisque le « bouclier » protecteur de la maladie n'est plus là. Plus de mot pour nommer ce qui lui arrive dans son corps. Elle fait alors le pari de l'inconscient et d'un autre corps que celui qui intéresse la médecine.

Une scène traumatique : à l'hôpital, on la gave d'air alors que son poumon ne fonctionne pas. Elle va « s'étouffer dans son air ». L'Autre « la torture ». L'air ne sert plus la vie, il la tue. Elle se souvient pourtant des joggings avec le père où la respiration lui procurait une sensation de plénitude et qu'elle aspire à retrouver. « Courir pour moi, me dit-elle, c'est l'image de la vie et je l'ai perdue ».

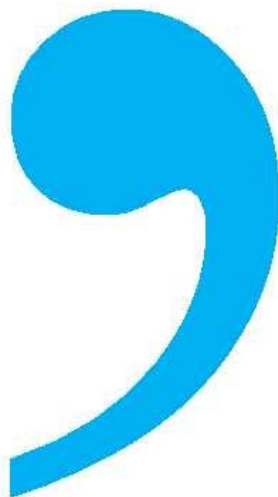
En contrepoint, un événement familial qui a touché son père : la mort voulue par asphyxie de son propre père. Et sa dernière volonté : déshériter ses fils — « ils n'auront rien après ma mort ». Tout revient aux filles de la fratrie. C'est un cadeau empoisonné qui laisse à la

charge des filles le poids de la dette paternelle — et de sa « merde ». Depuis lors, le père de la patiente peut tomber dans de longs mutismes et faire craindre à sa femme et à ses filles qu'il pourrait passer à l'acte. « J'ai toujours pensé que dans une autre vie j'avais fauté. Ma maladie, c'est une punition. » Elle s'étonne que tout ceci lui évoque la religion alors qu'elle n'est pas croyante. Je lui dis « qu'elle a sa religion privée sur la vie et la mort ». Elle tombe ensuite malade, mais c'est la grippe ! Elle dit alors non à une hospitalisation. Et pour la première fois, ses résultats médicaux sont bons. Cela fait suite à un acte de ma part : alors qu'elle est hospitalisée chaque semaine, je lui dis la nécessité de venir deux fois de façon hebdomadaire. Elle y consent.

Elle raconte un rêve où « elle est abandonnée par ses parents, par sa sœur aussi, plus jeune de trois ans, car elle a fait une faute, elle n'était pas à la hauteur de leur espérance ». Un souvenir lui revient : elle est petite, elle ne voit plus ses parents sur la plage ; elle a une crise d'angoisse, elle va mourir, pense-t-elle ; sa sœur cadette se moque d'elle. Elle associe sur la figure idéale, voire sacrée, que représente cette sœur dont elle prévient tous les désirs. Elle admire sa féminité. La question de sa propre féminité et de son désir de devenir mère vient en séance, douloureusement. Donner la vie revêt pour elle un risque, celui d'en mourir. Elle trouve toutefois dans son métier de bibliothécaire pour enfants un supplément de vie inestimable. Elle aime la « respiration » trouvée dans chaque texte. Elle se souvient que son père aimait à lui lire les poésies de son enfance, « il prenait le ton et posait son souffle ». Elle en garde une trace vive.

1 : Freud S., « Constructions dans l'analyse » (1937), *R.I.P. II*, Paris, PUF, 1998, p. 269-281.

2 : <http://www.causefreudienne.net/event/le-corps-parlant-sur-linconscient-au-21e-siecle/>



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directrice de la rédaction [catherine lazarus-matet](mailto:catherine.lazarus-matet@wanadoo.fr) clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication [eve miller-rose](mailto:eve.miller-rose@gmail.com) eve.navarin@gmail.com

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans **Lacan Quotidien** sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique **Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.